

Le cri de l'abîme

LES Anglais occupaient la crête de la montagne d'Alcoba, entre le couvent de Busaco et la gorge, et ils dominaient entièrement le camp des Français. La position paraissait imprenable; il fallait cependant l'attaquer.

Le 27 de septembre, Ney fit éclater les trompettes et donna le branle aux tambours!

Cette position gardait la montagne, et s'enlevait en plein ciel, enveloppée de gouffres.

Au bout d'une heure, sans qu'on eût pu deviner quelles ailes gigantesques avaient porté quatre mille hommes si haut, le maréchal et deux régiments de grenadiers apparurent à vingt pas des Anglais!

Aussitôt les gueules des canons s'ouvrirent, et les rouges mitrailles s'envolèrent vers les colonnes françaises! Haletants, Ney et ses troupes tombaient contre les affûts, s'écrasaient dans les flammes, fondaient sous les fumées, s'élançaient, croulaient, et surgis de nouveau, hardis comme des cibles, ressuscitaient écharpés à la pointe des fusils anglais! Pendant l'assaut, trois cents hommes étaient morts; l'attaque en supprima cinq cents. Ils tombaient par grappes lourdes, mais derrière eux, d'autres soldats accouraient, butaient, faisaient place à d'autres... A la fin, les canons se turent, égossés; la ligne ennemie frissonna, et les canonniers roux, les hauts carabiniers anglais s'enfuirent.

—En avant! cria le maréchal.

On se mit à leur poursuite sur le plateau; — mais soudain la terre trembla... un grand pan de terrain se fendit, et lancée en plein vertige, une masse effroyable d'hommes, dont mille Anglais et quatre cents Français fit la culbute on ne sait en quel abîme! Les combattants qui restaient n'entendirent qu'une vaste clameur, une fugitive et sifflante lamentation lointaine... puis plus rien ne demeura sur la montagne que l'espèce d'écho d'une huée sourde, — et l'épouvante, le silence, des troupes atterrées qui reculaient.

* * *

Vers trois heures du soir, un parlementaire anglais descendit d'Alcoba, se fit indiquer la demeure du maréchal, et alla prévenir Ney que Wellington désirait lui parler au sujet de la catastrophe du matin.

Alors seulement, Ney parut se réveiller. Depuis le combat, il vivait dans une hallucinante stupeur, et son domestique, installé devant la tente, ne laissait plus entrer personne. Il se leva enfin, et se fit appeler le chef du 2ème corps:

—Reynier, tu vas me suivre. Commande un capitaine et une compagnie.

Le général s'inclina; et une minute après, la troupe gravit la montagne.

La-haut, Wellington attendait, pâle encore, entouré de ses officiers.

—Monsieur le maréchal, dit-il d'une voix rapide, vous devez être autant que moi intéressé à la vie des braves gens qui sont tombés dans le gouffre de l'Alcoba, ce matin. Il n'existe plus d'ennemis, à cette heure, mais des malheureux.

Ney s'avança, et les deux chefs se serrèrent la main.

—Il faut immédiatement leur porter nos secours!

—Nous aurions dû le faire plus tôt, dit le maréchal, mais l'épouvante m'a glacé les idées; c'est la première fois de ma vie que j'ai peur.

En causant ainsi, les généraux et leurs suites s'étaient arrêtés devant le gouffre. Un entonnoir de rochers, dont le soleil brûlait l'ouverture, se dilatait à la surface du plateau, comme un immense bâillement, et creusant la montagne, s'enfonçait droit dans la terre, en de nocturnes profondeurs. Ney, Wellington et les officiers se penchèrent... De cette gueule affreuse, toujours tendue, sans cesse ouverte, immobile et insensible, surgissait une trombe de vent froid. Les têtes en furent fouettées.

—Il faut y faire descendre quelqu'un, dit simplement le maréchal.

Wellington frissonna, et quelques visages, dans l'état-major anglais, pâlirent.

Ney, homme d'action, se retourna.

—Des cordes, commanda-t-il. Capitaine, avez-vous "un homme"?

—Oui, maréchal.

—Faites-le venir.

—Le capitaine "regarda" sa troupe, et un grenadier sortit.

—Il fera de son mieux; c'est un Basque, dit l'officier en le présentant.

Le soldat enleva son uniforme, se lia les reins, lança dans une grimace un rapide et comique salut à son capitaine, et la corde se délia. On le vit un moment descendre le talus, avec sa culotte de grenadier, un fort bâton dans le poing, — et au bout d'une minute il s'évanouit dans le noir... Là, on lui cria:

—Ça marche?

—Oui, lâchez la corde...

Alors, un Anglais voulut descendre aussi. C'était un montagnard. Wellington le proposa.

—Non, dit le maréchal, votre Ecossais pourrait cogner mon homme en chemin. Or, celui qui est parti à mauvaise tête; il en profiterait pour attaquer, et nos deux hommes se battraient suspendus par nos cordes sur le gouffre. Au lieu d'avoir des renseignements, nous remonterions deux cadavres.

Wellington ne répondit pas. La descente se faisait rude; la corde flottait...

—Ce sont des arbres, des rochers qui l'arrêtent, fit un officier.

On cria:

—Hoop!

La corde se tendit, et une voix déjà lointaine s'élança de l'abîme.

—Je ne vois rien... lâchez...

Un mystérieux frisson secouait la corde. Quatre officiers rangés à la file en faisaient glisser un bout de temps en temps. Ça ne marchait pas vite. L'homme, en bas, n'y voyait qu'avec ses mains, et se tortillait sans doute en pleines ténèbres...

—Hoop! hola! crièrent ensemble les grenadiers.

De plus en plus basse, élargie, assourdie comme un écho de bourdon, une clameur s'exhala du gouffre:

—Enc... ore, lâch... ez!...

Il y eut un autre arrêt. Sans rien qui pesât "au bout de lui", le câble s'étala en vagues spirales, puis redevint rigide. Alors on ne lâcha que quelques mètres, — mais, impatient, Wellington se retourna:

—Qu'on aille chercher le moine.

Un major s'écarta et revint suivi d'un Minime.

—Monsieur le maréchal, dit Wellington, voici un religieux qui pourrait nous dire s'il existe sur un des flancs de l'Alcoba une "issue" dont nous puissions nous servir pour sauver plus promptement nos hommes. J'ai arrêté ce moine ce matin.

—Interrogez-le, dit Ney.

—Mon père, dit aussitôt Wellington, parlez-vous le français?

Le Minime dit "oui" d'un signe. Il avait penché le cou, et sa tête, maigre et pelée, aux longs yeux caves, s'avança comme celle d'un gypaète.

—Vous êtes du pays; vous devez connaître l'Alcoba.

La tête du moine s'avança encore:

—Oui, fit-il.

A ce moment, les soldats qui tenaient la corde sentirent comme un vide au bout de leurs bras. L'homme ne pesait plus...

—Hoop! ho... oo! crièrent vingt gorges.

Il y eut un silence, et un fil de voix que les oreilles tendres saisissaient à peine au passage arriva jusqu'à la gueule du trou:

—Enc... oore... lâch... eez...

Le moine n'avait rien entendu. Wellington lui dit alors:

—Mon père, un malheur est arrivé. Ce matin, quatre mille hommes se battaient à l'endroit où vous êtes. Soudain, la masse de terre où ces braves se poursuivaient s'est érasée sous leurs pas, et une foule a été précipitée dans cet abîme.

—Quatre cents des miens, fit Ney.

—Mille des nôtres, dit Wellington. Y a-t-il un moyen de les retrouver, d'en sauver quelques-uns?

D'un identique mouvement, ils levèrent la tête, comme s'ils eussent voulu accaparer, chacun pour les siens, la bienheureuse réponse du moine, — mais ils virent ceci d'effrayant: la taille du moine s'était abattue, et dans les plis amples de son froc, à genoux sur la terre, il pria "déjà" et se lamentait en silence, courbé en deux, pantelant d'horreur, la tête scellée à ses poings joints, le regard en bas, dans le plus profond de l'abîme.

—C'est donc fini?... murmura un officier.

Ney eut un tremblement, pivota sur ses grosses bottes, et fit un signe... Cinquante voix hurlèrent ensemble:

—Hoo... la... a!...

On avait "défilé" quatre cents mètres de corde, et il n'en restait qu'un dernier paquet, dix mètres au plus. On écouta... et au bout d'un instant, pénibles, cinq ou six mots arrivèrent à la clarté du grand jour:

—J'entends... maintenant... ant... Descendez la co... orde!...

On en lâcha quelques mètres; il y eut un nouvel arrêt. Les souffles se turent dans les poitrines, et d'autres mots, du fond de la terre, s'en vinrent effleurer le bord du plateau:

—...entends... voix d'hommes... mais loin... loi... oin... un cri, même cri toujou... ours... Descendez enco... o... ore...

On abandonna les derniers mètres, et on lia le câble à un poteau; puis quelque chose de brûlant sécha les gosiers; la voix, au bout d'une grande minute, monta:

—... plus possible d'avanc... encore cri...

On cri... i... ie...

Une bouffée de vent coupa la voix. Ce

que clamait l'homme se mêlait aux grondements de l'on ne sait quelle autre voix, qui était celle de l'ombre, du rien, du vide...

Ney se pencha, hurlant:

—Grenadier! Que criet-on? Qu'entends-tu?...

Cent voix reprirent, comme un seul tonnerre:

—Qu'entends-tu?...

Le formidable orage fit un plongeon dans le gouffre. Les parois se le lançaient à la face, accrochaient la clameur au passage, la rejetaient en bas comme à coup de gifles! — Puis, il y eut un silence; toutes les figures s'étaient penchées autour du moine en prières, comme dans les cathédrales, au moment où le prêtre élève l'Hostie trois fois sainte... Ce qui allait monter de l'abîme était la réponse de l'éternel, de l'inexprimable, et, en effet, sans doute, l'homme suspendu entendit, car longtemps après avoir écouté, sa voix spectrale, souffle de tout accent, renvoya du fond de l'abîme ces quatre mots éperdus:

—J'entends... J'entends crier: VIVE L'EMPEREUR!...

GEORGES d'ESPARBES.

La revanche des Sioux

LES Indiens du Canada ont la passion des courses. Ce sont plutôt des tournois où l'honneur de plusieurs tribus est engagé, comme j'eus souvent l'occasion de le constater pendant mes excursions dans le Nord-Ouest canadien.

Je me trouvais un jour en visite au Fort Lassale, centre administratif d'un vaste territoire, réservé aux débris des Indiens Sélèches et des Sioux, lorsque l'agent du gouvernement canadien, M. Lamour, m'invita à assister à la distribution trimestrielle de vivres et de vêtements, qui devait être suivie de courses, selon l'usage.

Depuis la veille, plus de quatre cents "braves", autant de "squaws", et un millier d'enfants de tous âges, étaient campés sous leurs "tepees" autour du fort, attendant la distribution. Les Sélèches, vêtus de noir, avec quelques galons blancs sur les manches, étaient surtout reconnaissables par les trois plumes d'aigle piquées dans leurs tresses épaisses. Les Sioux se distinguaient par leurs splendides couronnes de plumes blanches, par leur haute stature, par leurs attitudes majestueuses.

Dès le matin du grand jour, je crus que les deux tribus allaient en venir aux mains. Fiers de leurs dernières victoires, les Sélèches s'approchaient du campement des Sioux et lançaient leurs défis en un mauvais jargon anglais:

—"You come ere, dogs. I lick you!"

—"You no good. You fool!" ricanait un autre, en bravant du geste et du regard les Sioux impassibles.

Avec des hurlements fous, trente guerriers sélèches se sont alignés devant le fort; leurs chevaux à demi-dressés, sans selle ni couverture, sans autre harnais qu'une bride, dansent sur place, impatients de bondir en avant. Selon l'usage, l'agent, qui remplit les fonctions d'arbitre, a crié à haute voix, en un anglais mêlé de mots indiens:

—"Tous les coureurs sont-ils présents? Il n'y a pas de tricherie?"

Les yeux sur sa montre, il laisse passer quelques minutes, répète la phrase traditionnelle, et lève déjà le revolver qui va donner le signal du départ, lorsqu'un bruit de voix, qui acclament ou qui vocifèrent, l'arrête: Main-de-Pierre vient de surgir de la foule, monté sur Pieds-Noirs.

Malgré leur mauvais vouloir, les Sélèches ont dû faire une place au nouveau venu; l'agent a tiré; les chevaux, enlevés par leurs cavaliers, bondissent et s'élancent. D'un coup d'oeil, les Indiens avaient compris quel adversaire redoutable venait d'entrer en lice; pour assurer la victoire d'un homme de leur tribu, ils ont recouru à cette tactique: ils s'efforcent de mettre Pieds-Noirs dans l'impossibilité d'achever la course, en jetant leurs montures sur lui, au risque de se casser eux-mêmes quelques membres.

Sans que Main-de-Pierre eût à le stimuler, le vaillant cheval prouva aux Indiens, dès la première attaque, qu'ils jouaient un jeu dangereux: évitant le choc par un écart brusque, il envoyait une ruade terrible dans le flanc du cheval lancé contre lui. D'un bond extraordinaire, il se séparait aussitôt du groupe de ses adversaires, et, ventre à terre, filait vers le but...

Selon le code indien, les chevaux qui avaient participé à la course devenaient la propriété de la tribu victorieuse, et l'on peut juger si Main-de-Pierre et Pieds-Noirs furent fêtés au camp des Sioux, enrichis par un butin aussi inespéré.

J. LUCINDE.

Calmez ces douleurs

Une seule application de NERVOL

sera suffisante pour guérir

Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sciatique, etc.

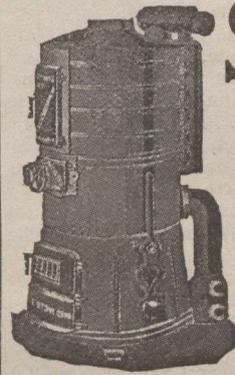
En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c

John T. LYONS
8 Bleury, Montréal



La fournaise à eau chaude

"Nouvelle Star"



possède de grands avantages sur toutes autres fournaises. Ses sections ont un tiers de surface chauffante de plus qu'aucune autre. L'eau y étant divisée en plusieurs parties se réchauffant beaucoup plus vite et avec économie. Elle est pourvue d'une grille pour sasser les cendres, et d'un syphon pour chauffer à son niveau.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

The Star Iron Co'y., Limited

593, rue Craig, Montréal

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)



Mères, ne laissez pas tousser vos enfants

Donnez-leur le

Sirop du Dr Kinot

Composé d'huile de Foie de Morue et des meilleurs expectorants connus.

Et ils guériront certainement. Soyez sans crainte, car le Sirop du Dr Kinot ne contient aucun narcotique; pas d'Opium, de Chloroforme ni de Chloral. Il est doux à prendre et guérit promptement.

En vente partout 35 cts le flacon

LAPORTE, MARTIN & Cie, - Montréal

Distributeurs généraux



Tout connaisseur

Vous dira que le meilleur tabac canadien naturel haché est empaqueté par

VALIQUETTE

Cinq qualités. Pour tous les goûts Nos. 40, 50, 60, 80 et 100, désignant le prix de la livre. Échantillons du No. 100 envoyé sur réception de 25c, autres numéros 12c. — T. Théo. Valiquette, 1735 Rue Ste-Catherine, Montréal

